

PAUL ADAM

CHAIR MOLLE



ROMAN NATURALISTE



PRÉFACE PAR PAUL ALEXIS



BRUXELLES

AUGUSTE BRANCART, ÉDITEUR

4, rue de Louvain et 30, rue d'Arenberg

1885

PAUL ADAM

CHAIR MOLLE



ROMAN NATURALISTE



PRÉFACE PAR PAUL ALEXIS



BRUXELLES

AUGUSTE BRANCART, ÉDITEUR

4, rue de Louvain et 30, rue d'Arenberg

1885

Chair molle

Paul Adam, Paul Alexis



Auguste Brancart, Bruxelles, 1885

Exporté de Wikisource le 14/04/2019

*Préface

Première Partie

- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII

Deuxième Partie

- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI
- Chapitre XII
- Chapitre XIII

Troisième Partie

- Chapitre I
- Chapitre II

- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII

PRÉFACE

Simplement, et avec une complète sincérité, je voudrais rendre l'impression produite sur moi par cette œuvre, qu'un jeune homme de vingt-deux ans, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom, me fit l'honneur de m'apporter, en manuscrit, vers le commencement de l'été 1884.

Je pense assez de bien de *Chair Molle* pour en dire d'abord un grand mal — « jumellement » ajouterait sans doute M. Paul Adam, dont la jeunesse affectionne encore, ça et là, le terme bizarre, le mot extraordinaire. — Et ce n'est pas tout, grand misérable ! M. de Paris, devant la Roquette, a certainement envoyé de vie à trépas beaucoup d'intéressants assassins qui n'avaient pas commis la dixième partie de vos méfaits. En effet, cette pauvre vieille et toujours jeune langue française, si franche, si souple, si propre à s'adapter à toutes les complications de notre monde moderne, n'est-ce pas un crime de lui relever les jupes et l'endroit de la syntaxe ? Oser toucher à son *pudendum*, ô enfant dénaturé ! Laissez cet inceste à quelque vieux Parnassien aigri et très chevelu. Parce que vous seriez un fanatique de la concision, Don Quichotte à votre manière, vous vous escrimez contre les prépositions *de* : ce sont de piètres moulins à vent.

Non ! laissez-moi lâcher bien vite ce rôle de professeur de style et de conservateur de la langue, qui me ravit médiocrement

et que je vous en veux de m'avoir imposé. D'autant plus que, si vous tenez à savoir le fond de mon cœur naturaliste, je vous avouerai que ces questions de forme rigoureuse, de correction parfaite, d'habillement irréprochable, je les tiens pour secondaires dans le mérite d'un livre. J'ai même la conviction qu'un illettré, s'il était quelqu'un, pourrait écrire un chef-d'œuvre en baragouin et en charabia ; certes, ainsi fagotté, le chef-d'œuvre d'abord rebuterait ; mais on finirait par s'accoutumer à sa facture rudimentaire, à ses gros sabots et à ses loques. Il en est des défauts d'un style comme des irrégularités d'un visage : choqué par elles à première vue, on s'y fait, l'habitude blase. Puis, dès que l'affection est née — pour la personne ou pour le livre, — on ne distingue plus les défauts, qui, à la longue, s'impriment en nous jusqu'à nous paraître nécessaires.

Le style de *Chair Molle* est d'ailleurs l'opposé d'un style naïf, en haillons et en gros sabots. Comme beaucoup de livres récents, celui-ci pêche plutôt par un excès d'art, par un manque de bonhomie et de laisser aller. On sent que, comme tous ceux de notre génération, qui a tant de mal à se dégager du romantisme, M. Paul Adam est lui-même une victime de la phrase. Il n'en est pas arrivé à son égard à ce demi-mépris, qui se trouve être la meilleure condition pour bien la faire. Mais qu'importe ? je ne me suis que trop appesanti sur des misères.

Ce qui m'a conquis dans *Chair Molle*, ce que j'ai trouvé solide, et sain, et rassérénant, ce sont les dessous de vérité que j'ai cru reconnaître derrière chaque page. Comme aurait dit Duranty : « Ce livre a le son de la réalité. » De la première ligne à la dernière, apparaît la préoccupation de l'auteur, de

s'enfermer dans ce qu'il a vu, constaté, vécu, deviné au moins. Son œuvre contient le mérite de ces études de peintre, achevées devant la nature, le modèle sous les yeux. La simplicité de la donnée, avec un sens de la vie, avec une précoce fermeté de touche, mettent bien en valeur cette conscience. Enfin, l'émancipation de tout, un beau calme, aucune concession à la morale bourgeoise : tout cela n'est pas vulgaire.

Aussi *Chair Molle* arrivera à un réjouissant résultat. Ils vont se scandaliser encore, ceux qui reprochent aux naturalistes de ne pas étudier « des âmes choisies. » Une fois de plus, ils vont voir combien la jeunesse fait peu de cas de leurs leçons. Comment ? après qu'ils ont crié sur tous les tons à l'immoralité, après tant de boue jetée à nos visages, lorsqu'ils ont maintes fois, au nom du goût et des mœurs, flétri l'emploi de la fille en littérature, voilà précisément un nouveau qui débute en leur lançant au nez l'histoire d'une fille : quel camouflet ! Ils n'ont donc jamais convaincu personne ? Si, des fois : le parquet !

Nonobstant, je ne saurais trop féliciter M. Paul Adam pour cette création de « Lucie Thirache, » bien à lui, car il l'a tirée de son observation directe, de son expérience précoce, de sa jeunesse passée dans le nord de la France, à Douai, Arras et Lille. Certes, par quelques traits généraux communs, Lucie Thirache a sans doute un air de famille avec ses aînées, les autres « filles » de la littérature. Mais elle est tout de même venue au monde avec sa physionomie propre, tellement que si elle était là, en chair et en os, dans un endroit où se trouveraient réunies Manon Lescaut, Esther, Rosanette, la fille Élixa, Nana, Boule-de-Suif, Marthe, Annyl, Lucie Pellegrin, il serait aisé de la reconnaître entre toutes à coup sûr. Oui ! Lucie Thirache, Lucie

Pellegrin. Annyl, Marthe, Boule-de-Suif, Nana, la fille Éliisa, Rosanette, Esther, Manon Lescaut ! j'en passe, sans doute ; mais on voit qu'on peut les compter, quoi qu'on en ait dit. Encore, pour faire nombre, j'ai dû en mettre des petites, de toutes petites, à côté des très grandes. Eh bien ! fussent-elles cent fois plus nombreuses, « les filles » du roman moderne, M. Paul Adam n'en aura eu que plus de mérite d'avoir ajouté la sienne à la famille ; et il ne faudrait point que, demain, quelque nouveau venu se gênât pour en marquer encore une à son empreinte personnelle.

Ce qui me prend au cœur dans *Chair Molle*, ne vous en déplaît, c'est la psychologie seule, rien que la psychologie, du personnage central, cette même psychologie dont la critique idéaliste a fait le champ de bataille de ses dernières résistances. Seulement, il faut s'entendre : mieux que par des raisonnements, plus clairement qu'au moyen de dissertations fastidieuses, avec la précision d'une expérience, l'évocatour de Lucie Thirache nous a montré le dedans d'un être. Pauvre être, sans défense, irresponsable, chair à plaisir, chair à souffrir ! Qui de nous n'a rencontré quelque Lucie Thirache ? Eh bien, celle du livre nous fait mieux comprendre celles de la réalité. Intelligence crépusculaire, volonté capricante, vacherie native développée dans l'exercice de la prostitution : tout est posé, déduit, éclairé par des faits. Et rien n'est poussé au noir. Tenez ! la voici, semblable à la généralité de l'espèce, bonne fille, sympathique, généralement inoffensive, dupe toujours. Elle rit, elle est insouciante, elle pleure, mais ses douleurs ne sont pas plus profondes que ses joies ; ses sens sont endormis, puis s'éveillent, la brûlent, puis se calment ; elle aime, elle est lâchée, elle aime encore ; elle trompe, sans plaisir, pour rien ; se promettant de n'être plus à personne, elle se vend à tous. Et à travers cette

inconsistance, ce manque de suite, ces sautes d'humeur et de caractère, pendant que son cœur reste vague et que son esprit vide fait tic-tac comme un coucou de trois francs cinquante, il arrive que, sans grands mots, sans grandes aventures, sans trémolos à l'orchestre, Lucie Thirache nous poigne étrangement. Elle nous intéresse, comme la vie, la vie prise sur le fait ; même elle nous instruit, et bien plus immédiatement que si l'auteur lui avait prêté « l'âme choisie » que sont censés avoir les duchesses, les critiques de la *Revue des Deux Mondes*, les normaliens.

Même, à la fin, l'empoigne de cette réalité est telle, qu'on en arrive à s'accommoder du dada anti-grammatical, qui a poussé le jeune écrivain à désosser un certain nombre de ses phrases. Ne disais-je pas qu'on se fait à tout ? À la longue, ces volontaires dislocations et appauvrissements, en harmonie avec le sujet, prennent du caractère. Allez-y, alors ! Ne vous refusez plus rien, les très jeunes ! Forcez la syntaxe, fouillez la grammaire, faites éclater le dictionnaire. Soit ! si c'est là votre façon de rendre nerveusement la vie. — Et encore ? Non ! Lorsqu'on a le bonheur rare d'être quelqu'un, d'avoir quelque chose à dire, je m'imagine que le meilleur moyen pour le dire consiste à écrire sans jargon, en se servant des termes que tout le monde comprend.

PAUL ALEXIS.

Paris, le 6 février 1885.

PREMIÈRE PARTIE

I

À la gare de Douai, Lucie Thirache était descendue.

Elle se faufila parmi les commissionnaires chargés de malles et parvint sous la marquise extérieure : les portières d'omnibus béaient au bord du trottoir. De l'une à l'autre elle allait, indifférente aux boniments des conducteurs, s'attardant à déchiffrer les enseignes. L'inscription « Hôtel de Versailles » l'arrêta ; dans sa dernière lettre, la patronne avait désigné cette voiture. Elle monta. Pour lui faire place, un monsieur ramassa sur ses genoux les pans de sa redingote ; une jeune fille amoncela un châte, des paquets, plusieurs cartons. Lucie remercia, recueillit un coup de chapeau et un sourire. Flattée de ces politesses, elle examinait ses compagnons avec sympathie ; par les regards, rapidement, une intimité s'établissait :

— Où va Mademoiselle ? interrogea le cocher.

Elle rougit, par embarras : indiquer l'adresse, sans doute bien connue, de la maison Donard, c'était, devant tous, dénoncer son métier de fille. Muette, elle espéra d'inopinées recommandations qui, données par les autres voyageurs, étoufferaient peut-être sa réponse. Personne ne parla. Elle dut se décider.

— 7, rue Pépin.

Un rire montra les dents gâtées du cocher. Il reclaqua la portière, proclamant à un collègue :

— Hé ! Flachaut, nous nous mettons bien : nous conduisons une nouvelle pour le 7.

Avec un bruit étourdisseur de vitres dansant en leurs châssis, l'omnibus cahota par la ville. Le monsieur avait mis un binocle. Partout, il scrutait Lucie, dans une étude insolente de sa toilette et de ses gestes. Sous ce regard la fille détourna la tête. Par le vasistas elle fixait les yeux sur une place caillouteuse, vers un kiosque à musique militaire, renfermant des chaises en piles. Elle songea : Ainsi on la méprisait, tout de suite, sitôt sa condition décelée et, pourtant, elle n'était pas encore au bordel ! Que serait-ce quand elle en porterait la livrée, ces hardes voyantes qu'elle imaginait bleues, rouges, vertes, très décolletées ; et, si on lui donnait des peignoirs de gaze, ils lui siéraient parfaitement, car elle avait la peau fort blanche.

Elle s'oublia en une minutieuse analyse de ses beautés corporelles et, ayant pensé aux costumes qui lui conviendraient le mieux, les magasins l'intéressèrent. Puis elle se mit à considérer les passants ; des dames marchant au seuil des boutiques, des hommes graves, portant sous le bras des serviettes en cuir. En elle-même, furent critiquées leurs allures, impitoyablement. Aux rampes des balcons, des jeunes gens s'étaient, fumant. L'idée qu'ils seraient ses clients ramena la fille à l'appréhension de son nouveau métier, la fit se désoler encore, se reprocher, ainsi qu'une faute, l'instant de distraction qu'elle venait de prendre. Cependant, il lui était bien permis s'égayer un peu ; bientôt, elle allait être prisonnière pour un long temps.

Le monsieur s'était approché : il se serrait à elle, érotique. Lucie se recula, mimant une moue froissée. Vraiment il la dégoutait, cet homme ; il n'était même pas convenable, devant le monde ! Sévèrement, elle le toisa ; mais la mine enflammée du vieux mâle lui parut très grotesque, et elle dut se tourner au carreau, afin qu'il ne la vit pas s'égayer : pour un empire, elle n'aurait voulu l'encourager ! Bon plus tard, ce manège-là ; quand elle y serait contrainte !

Devant elle un bâtiment s'élevait, aux sombres murailles de pierres anciennes, à la tour munie d'un cadran et flanquée de clochetons. Probablement, c'était l'hôtel de ville. Il en existait un pareil à Saint-Quentin. Et le bureau de police devait s'y trouver aussi. On y porterait ses papiers demain ; pour que, définitivement, on la classât. Quel avilissement !

L'omnibus doubla péniblement l'angle d'une rue. Un instant, la fille passa par des alternatives de crainte et de satisfaction triomphant, selon que la voiture semblait retenue en une dépression du pavage ou qu'elle parvenait à en sortir. Quand les chevaux eurent repris le trot, elle s'était résignée à son sort : Bah ! elle n'était pas la première ; il y avait bien d'autres filles de maison ! Et puis, la placeuse lui avait fait un grand éloge de l'établissement Donard. Pourquoi se croire autrement bâtie que les autres ?

Le beau malheur, mener une joyeuse vie de noce, être caressée, boire et manger d'excellentes choses ! Elle aimait beaucoup le champagne ; peut-être en boirait-elle chaque soir !

Le véhicule stationnait. Le monsieur se leva, poussant la jeune fille devant lui. Il voulut l'empêcher de sourire à Lucie, et lui-même marcha sur le pied de la fille sans même dire pardon !

Dans la rue une porte s'était ouverte, une dame s'était avancée ; elle reçut la demoiselle dans ses bras.

Toutes deux disparurent dans le couloir de marbre. Quand on eut déchargé les malles, le monsieur, resté à la porte, lança une dernière œillade.

Lucie haussa les épaules, attristée. On allait la traiter ainsi, tous. Cette jeune fille avait une grande chance d'être riche ! Elle ne subirait jamais les mépris. Au fond, elle ne valait pas mieux qu'elle, certainement, mais elle n'avait pas consumé son enfance et sa jeunesse dans les ateliers de couture, courbée en deux, tout le jour, sur les étoffes puant le neuf, torturée par les crampes d'estomac, désirant avec passion, comme le seul plaisir gratuit, les amourettes du soir ; elle n'avait pas connu le rapide entraînement des amourettes aux amours sérieuses, aux collages qui vous donnent le goût des amusements et l'inhabitude du travail ; puis les tromperies, les débauches, la dèche invincible et pour finir le bordel ! Voilà la vie quand on n'a pas le sou !

Elle soupira. Elle ne voulut plus penser à ces choses : c'était trop révoltant. En vue, une place gisait qui lui parut immense : au seuil d'un café, des officiers bottés, le monocle à l'œil, le képi bouffant, faisaient sauter un lévrier au-dessus d'une courte canne de cheval. Des jeunes gens parlaient très haut et agitaient des cigares dans l'air.

Encore des clients ceux-là ! pensa-t-elle.

L'omnibus avait enfilé des rues désertes, était arrivé à un terrain vague où seulement, par intervalles, des bornes blanches apparaissaient, fichées en terre. Plus loin le rempart tout couvert d'herbes rousses, d'arbres dépouillés, qui résillaient de leurs branches nues un ciel grisâtre.

Lucie eut une seconde d'inquiétude : le cocher se trompait-il ? La mènerait-il à la campagne, par hasard ? Elle allait frapper à la vitre pour l'interroger, mais un brusque cahot fit sursauter la fille, et la voiture demeura immobile.

Par la portière ouverte, la face rieuse du cocher renseigna :

— Voilà la rue Pépin.

Lucie sentit son estomac se serrer, une grande lourdeur peser en sa tête :

— Comment ? Déjà ?

Cependant elle suivit le geste et regarda.

La rue descendait tortueuse, très étroite. Les maisons avaient tous leurs volets fermés en des façades sans ornements ; les réverbères en saillie au-dessus des portes paraissaient s'allonger jusqu'aux murs leur faisant face, hautes murailles noircies où pendaient tristement des lianes sans verdure. Et, du ciel, Lucie ne vit rien qu'une mince bande grise enserrée entre les toitures adverses, très rapprochées.

— L'omnibus n'aurait jamais pu entrer là-dedans, alors j'ai été forcé d'arrêter. Du reste, le 7, il est tout près. Il se voit bien, hein ! le numéro ?

À nouveau, l'homme eut une joie bruyante. Il avait empoigné la valise et marchait à côté de la fille. Elle avait gardé un sourire, ne voulant pas laisser deviner son chagrin qui eût semblé ridicule ; il lui était même interdit de faire paraître un dégoût ; et, cependant, une folle terreur l'avait prise, une envie de se sauver, de fuir.

On la poussa du coude, on la fit arrêter :

— C'est ici.

Les persiennes du rez-de-chaussée cuirassées de tôle, l'huis bronzé garni de gros clous et d'un guichet grillé, la lanterne aux vitres rouges, enmaillées d'un filet de fer, donnaient à la maison l'air morne d'une geôle ; mais au-dessus de la porte, à la corniche, un écu d'azur offrait un énorme 7 tout en or, une réclame de joie, une impudente enseigne.

Le cocher ayant sonné, le guichet glissa ; deux yeux luirent derrière le grillage ; puis, après un « Ah bien ! » de reconnaissance, un bruit de doubles tours et de verrous tirés, le lourd battant tourna sur ses gonds. Une forte fille de la campagne, les épaules carrées, la voix dure, glapit : « C'est vous la nouvelle ? C'est bien ; je vais chercher Madame. »

Lucie restait atterrée d'une telle brusquerie, d'une si outrageante indifférence. Oh ! certainement, si ses jambes ne tremblaient pas ainsi, elle s'en irait bien loin, loin de cette prison où elle venait, stupide fille, s'enfermer volontairement. Comme on allait la traiter ! que de grossièretés, que de tortures peut-être !

À un bruit venu de l'intérieur elle leva la tête : le couloir du 7 lui apparut superbe. D'abord ce fut le parquet, une mosaïque de marbre noir et rose, brillante, reflétant les objets ; du milieu, une grille se dressait toute couverte d'argent ; un feuillage d'or enserrait les barreaux d'une étreinte resplendissante, et la fille émerveillée voyait ce feuillage s'appliquer partout, enlacer les torsades qui cadraient les panneaux, s'enrouler aux supports des globes à gaz, piquer de taches étincelantes les ornements du plafond. Au bout, sur un vitrage où des fleurs étaient peintes, des points d'or scintillaient aussi. Et les murs roses, et le plafond de

couleur havane, et le parquet où se mirait la grille, tout semblait disparaître sous une couche rayonnante de poussière dorée.

Ce spectacle charma Lucie Thirache. Au moins elle était tombée en une maison fréquentée par des gens riches et propres : ça se voyait tout de suite. Et, au-delà du vitrage, dans les salles, ce devait être plus magnifique encore. Elle aurait bien voulu voir, mais la grille empêchait d'entrer. Son désespoir reprit la fille ; elle se vit captive derrière cet infranchissable obstacle, enchaînée pour le plaisir des autres.

Le vitrage fut poussé. Une femme parut, toute vêtue de soie noire, l'air très digne, les doigts pleins de bagues. Un aspect intimidant de dame « bien » :

— Bonjour, mon enfant, soyez la bienvenue ; entrez donc !

La fille murmura une salutation. Troublée, elle fouillait dans les plis de sa jupe et cherchait son porte-monnaie ; mais la patronne l'arrêta :

— Laissez, laissez, ma chère ; maintenant que vous êtes de la maison, tous ces petits détails me regardent.

À tant d'affabilité, Lucie Thirache ne répondit pas. Elle prit un air revêche : ce n'était pas avec de l'hypocrisie qu'on l'enjôlerait.

Derrière Madame, elle monta, avec d'impatientes glissades sur le rebord des marches garnies de cuivre. En haut de l'escalier, s'affilait un couloir sombre des teintes d'acajou colorant les boiseries. Lucie dut marcher à tâtons, jusqu'au moment où Madame, ayant ouvert une porte, un flot de rayons lumineux s'échappa.

La chambre était très claire, avec des rideaux jaunes, une

tapisserie presque blanche.

— C'est ici que vous demeurerez. Est-ce que cette pièce vous va ?

— Mais oui, Madame, bouda Lucie, certaine que si tout cela lui eût déplu, on n'y eût rien changé.

— Celle qui était ici, avant vous, c'était une Boulonnaise, elle nous a quittés, dans un coup de tête, et vit maintenant avec un commis-voyageur qui la bat. Tenez, voici ce qu'elle a laissé.

La patronne s'avança vers la cheminée et montra une poupée en costume de matelote, empalée sous les jupons par un pied de bois. Comme Lucie se taisait, sans un apitoiement pour les calamités d'autrui, Madame continua :

— Si ça ne vous fait rien, on vous appellera Nina, comme la Boulonnaise, parce qu'il y en a déjà une qui s'appelle Lucie ; alors vous comprenez...

— Oui, oui, madame.

Sans doute, la Donard avait l'habitude d'essuyer de pareilles humeurs, car elle reprit, avec une assurance qui agaça :

— Ma chère Nina, je crois que vous serez contente de la maison ; Marianne ne reçoit que des gens très convenables... À propos, a-t-elle monté votre valise ? Ah oui, la voici... Avec votre jolie tournure, vous ne serez pas longtemps sans amasser une petite fortune. Alors, il vous sera facile de devenir propriétaire des effets qu'a laissés l'autre, et que je vous céderai pour un prix convenable. Nous prendrons cela peu à peu, sur vos gains.

Ceci dit, Madame, avec un empressement satisfait, ouvrit l'armoire à glace, exposa sur le lit tout un chatoiement d'étoffes